Ian De Toffoli, *La Réception du latin et de la culture antique dans l'œuvre de Claude Simon*, Pascal Quignard et Jean Sorrente, Paris, Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècles », 2015, 485 p.

Michel Bertrand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1082>

DOI : 10.4000/ccs.1082

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 215-219

ISBN : 978-2-7535-5482-5

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Michel Bertrand, « Ian De Toffoli, *La Réception du latin et de la culture antique dans l'œuvre de Claude Simon*, Pascal Quignard et Jean Sorrente, Paris, Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècles », 2015, 485 p. », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 07 décembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1082> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.1082>

Ian De Toffoli, *La Réception du latin et de la culture antique dans l'œuvre de Claude Simon*, Pascal Quignard et Jean Sorrente, Paris, Champion, coll. « Poétiques et esthétiques xx^e-xxi^e siècles », 2015, 485 p.

« J'analyse les changements (je dirais aujourd'hui : les modulations) que subissent les textes latins dans la littérature contemporaine » (p. 12). Tel est le projet ambitieux que s'assigne Ian De Toffoli au seuil de l'ouvrage qu'il consacre aux phénomènes intertextuels qui, par-delà les siècles, font dialoguer des textes de l'antiquité latine et d'autres textes appartenant à la littérature contemporaine d'expression française. Claude Simon, dont l'œuvre révèle une forte imprégnation des textes latins ainsi qu'une mise en question de leurs discours ; Pascal Quignard, qui manifeste un grand intérêt pour les rhéteurs et les écrivains latins considérés comme marginaux ; Jean Sorrente, qui a institué la poésie d'Ovide, de Virgile et de Lucrèce en références majeures de son univers littéraire : tels seront les écrivains qui constitueront le corpus de l'étude. La méthode philologique de Curtius permettra à l'analyste d'observer minutieusement les liens que tissent ces œuvres du présent avec celles du passé. Mais, contrevenant à l'ordonnance méthodologique du critique, Ian De Toffoli procède dans son étude de l'*elocutio* à la *dispositio* puis à l'*inventio*.

Chaque partie de l'ouvrage traite tour à tour de chacun des auteurs avant de procéder à une brève synthèse finale. La première partie, consacrée à la rhétorique et aux effets de style, s'attache successivement à l'étude du maniérisme de Claude Simon, puis à l'influence exercée par la rhétorique antique sur l'œuvre de Pascal Quignard, enfin à l'imprégnation de la poésie latine dans la prose de Jean Sorrente. L'*elocutio* simonienne, impliquant une conjugaison du sens et du son, est une conception textuelle déjà en œuvre chez les orateurs latins. L'art du montage, si important selon Claude Simon, est aussi un impératif primordial pour les rhéteurs de la latinité classique. Ian De Toffoli identifie, dans le désir maintes fois réitéré par l'auteur du *Discours de Stockholm* de laisser visibles les gestes de la production à l'intérieur de l'œuvre achevée, un trait maniériste révélateur de l'effet formel recherché et suscité. De ce fait, cette rhétorique narrative empreinte de poésie et se caractérisant par l'originalité de sa musicalité s'apparente à l'éloquence antique qui stipulait que tout texte se devait de charmer l'oreille de son public. Étudiant divers passages de romans simoniens, notamment issus du *Vent* et des *Géorgiques*, caractérisés par les effets de parentés phoniques et sémantiques mis en place, il recense les traits pertinents de ce qu'il dénomme le primitivisme archaïque de l'écriture propre à Claude Simon. Le recours à de nombreuses figures de construction permet aussi

à l'écrivain de créer des effets de discordance, procédé que prônait déjà à Rome la rhétorique classique afin de jeter quelque éclat sur un texte. De même, les figures suscitant une impression d'oralité et l'emploi chaotique de la ponctuation confèrent à ces textes romanesques les vertus inhérentes à la rhétorique antique. Néanmoins, parce qu'il privilégie une esthétique du faire au détriment de celle du dire, Claude Simon contrevient à la règle de la *dissimulatio artis* prônée par les rhéteurs romains. Il en est de même, lorsqu'il manifeste sa prédilection pour les paronomases et les allitérations, dont la rhétorique antique proscrivait l'emploi. Mais, de manière générale, les troubles mimétiques qui affectent son propos le rapprochent d'Ovide, soucieux lui aussi de déconstruire la cohérence narrative de ses textes. L'imbrication des composantes narratives et descriptives de ses constructions textuelles s'avère un trait récurrent de la poétique de Catulle. Ainsi, en redonnant sens et vie à des procédés rhétoriques recommandés par les didacticiens et pratiqués par les poètes romains, Claude Simon insufflé un nouvel ordre au sein du monde fracassé dans lequel il vit. Plus proche que lui de la tradition oratoire antique, Pascal Quignard polit sa langue pour lui conférer une préciosité apte à persuader, séduire et fasciner les lecteurs de son œuvre. Il façonne son langage telle une arme de combat qui lui permettra d'exercer un pouvoir absolu sur son lectorat. Disciple des rhéteurs de l'Antiquité, il manie un style rude et fragmenté qui constitue la *vis* d'une écriture sidérante. Il possède en outre l'art de la *sententia*, cher aux rhétoriciens antiques, qui se manifeste chez lui sous la forme d'un bref trait d'esprit. Son attrait pour l'écriture fragmentaire est justifié par son désir de retrouver la fulgurance de l'écriture spécifique des déclamateurs antiques. Mais, comme chez Claude Simon, son goût pour le morcellement scriptural et les discordances stylistiques contrevient aux préceptes de Quintilien. La vigueur de son style l'apparente à celle qui fit l'originalité de César. Toutefois, sa préciosité, tel le maniérisme simonien, procède du traitement structurel qu'il affecte au langage. Jean Sorrente, adepte du bricolage tel que la pratique Simon, privilégie dans ses textes les lois de leur composition au détriment de tout ordre diégétique. Il progresse par correspondances internes, par commentaires métadiégétiques et recourt sans cesse aux digressions. Jouant des vertus de l'harmonie imitative, il reproduit la plasticité de la langue latine en suscitant des effets poétiques et en multipliant l'emploi de latinismes. Tous trois, conclut Ian De Toffoli, poussent la référence aux formes antiques jusqu'à leurs limites, sans craindre de verser dans l'excès formel, afin de renouer avec la violence inhérente aux textes de l'Antiquité. Ces écrits contemporains se définissent donc proprement comme des textes de jouissance, conformément à la définition barthésienne de ce registre.

La deuxième partie de l'ouvrage se consacre à l'étude des phénomènes d'inter-textualité et de bilinguisme chez les trois auteurs du corpus. Les mots latins éveillèrent chez Claude Simon sa sensibilité pour la force poétique du langage. Ces mots, notamment ceux découverts dans certains passages de *L'Âne d'or*, érigèrent la langue latine en une langue transgressive, révélatrice pour le collégien d'une sexualité naissante. Se révèle aussi pour lui la liberté des mots à l'intérieur de la phrase, créatrice

d'une plasticité suscitant une tension au sein du texte entre *mimesis* et textualité. Or, ce sera précisément l'imbrication de ces deux composantes qui confèrera sa spécificité au texte simonien. Et, à ce titre, les erreurs de traduction commises par le jeune narrateur d'*Histoire* et de *La Bataille de Pharsale* évoquent en miroir les difficultés éprouvées par les lecteurs de ses ouvrages. Le roman en train de s'écrire demeure en effet le centre focal de son écriture. De ce fait, les citations latines, qui sont en grand nombre dans ces œuvres, demeurent asservies au texte qui les cite. Elles assument une fonction métalinguistique, qui permet une mise en écho du texte latin cité et du texte français citant, œuvrant toujours au profit de l'engendrement de la fiction simonienne. Toutefois, les relations entre l'hypotexte et l'hypertexte sont doubles dans l'emploi qu'en fait le créateur : « Le texte moderne réalise ainsi la critique du texte antique mais lui rend en même temps hommage » (p. 211). Apulée et César président à l'instauration des deux thématiques intertextuelles au centre de l'œuvre simonienne : l'amour et la guerre. Ces intertextes possèdent une fonction de jointure interséquentielle qui les autorise par analogie thématique à intégrer dans l'hypertexte d'autres hypotextes latins. Le but avoué de ces divers montages est de découvrir une logique à l'Histoire en procédant à une double exploration, celle du passé et celle du langage. Mais les mots des livres ne préparant nullement à la réalité des faits, Simon rejette l'autorité des textes latins et, au travers des traductions qu'il représente dans ses romans, met en scène le corps-à-corps des deux langues qui se font face et s'affrontent. Les textes antiques sont ainsi institués en la voix de l'autorité contre laquelle il convient de se rebeller. Le récit du narrateur encadrant strictement les mots latins met en abîme la défaite de la langue ancienne face à la langue actuelle. Chez Pascal Quignard, l'écriture est polyglotte et la langue latine représente un idéal esthétique. La pratique intertextuelle consiste à trouer le texte français grâce à l'étrangeté des mots latins en contexte et par conséquent à revitaliser les matériaux anciens de l'hypotexte au moyen des nouvelles combinaisons forgées par l'hypertexte. L'écrivain conçoit l'acte de citer comme un geste de prédation impliquant une lutte avec les textes des Anciens. Ainsi le latin n'est-il plus une langue morte, mais une langue réinvestie et transformée dans le texte de Quignard. Et, grâce à cette transmutation, la langue vivante acquiert un piquant dont elle était auparavant singulièrement dépourvue. Le bilinguisme brise une langue trop analytique et de la sorte favorise l'émergence d'un texte « hors temps ». L'adolescent, chez Quignard comme chez Simon, est fasciné par la teneur érotique du vocabulaire latin. C'est ainsi que, développant la force virile de son langage, l'auteur des *Petits traités* trouve son texte de mots obscènes empruntés à la langue latine. Il relatinise aussi le nom des personnages pour redonner vie aux fantômes romains tout en marquant l'irréductible différence qui subsiste entre hier et aujourd'hui. Enfin, le lexique latin lui permet de participer à la quête de l'origine, essentielle dans son œuvre pour retrouver tant l'émotion pure de l'*infantia* que l'expression la plus juste possible. C'est selon cette logique qu'il recourt à l'étymologie pour réinsuffler au mot la force primitive de son origine. La langue latine de Quignard est donc une langue réinventée. De même, Jean Sorrente remodèle le texte latin pour en faire

un usage nouveau. Textes et intertextes s'inscrivent dans son œuvre au sein d'une relation réflexive sur les plans thématique et formel. Citer Lucrèce, Virgile ou Saint Augustin participe d'une opération de revitalisation qui vise à faire entendre autrement un texte antique que l'on aurait pu croire pétrifié par le temps. Le travail intertextuel opéré par les trois écrivains s'exerce à partir de textes scriptibles, implique un travail d'identification, mais ménage toutefois un indéchiffrable du texte, afin que ces textes de jouissance provoquent un ébranlement chez leur lecteur, ébranlement qui leur est constitutif.

La troisième partie traite des réécritures et des transpositions de fictions latines dans la littérature contemporaine, à savoir des phénomènes d'hypertextualité selon la terminologie génétique. Ainsi *Les Géorgiques* procède à une transposition formelle et thématique ainsi qu'à une reprise ironique et polémique de l'œuvre virgilienne. Le titre et l'*ekphrasis* liminaire du roman détiennent à cet effet la fonction de mode d'emploi et de guide de lecture. La thématique centrale du travail de la terre et le caractère impératif et exhortatif des courriers adressés par L.S.M. à Batti participent d'une réécriture fidèle au modèle virgilien. Mais Claude Simon ce faisant conteste, réfute et dévalorise l'idéologie que prône le texte-souche. Il dénonce en particulier l'héroïsation de la guerre et la valorisation du paysan célébrées par Virgile. De même, il procède à une réécriture démythifiante du mythe d'Orphée chanté par Virgile, puis par Gluck. De manière générale, Simon recourt aux figures mythiques afin de donner un sens au monde, de rendre compréhensible une expérience vécue dont la signification lui échappe, mais sans être dupe du fait que l'éternelle répétition du mythe ne révèle que l'éternelle répétition de l'Histoire. Aussi procède-t-il systématiquement à une mise en contexte dévalorisante des références mythologiques au sein de ses fictions. Les travestissements burlesques qu'il opère procèdent par dégradations stylistiques et thématiques du mythe évoqué. Ainsi le mythe est-il conjointement un mode d'interprétation de la fiction et l'objet d'une interprétation par cette fiction. Amplifiant ce processus de falsification, Pascal Quignard renouvelle le mode antique de l'écriture de vie en forgeant de faux hypotextes latins afin de dissimuler sous ces biographies imaginaires des fragments de son autoportrait. Il choisit des écrivains marginaux ou oubliés et, procédant par touches, il réinvente des personnages historiques auxquels il s'identifie. Ainsi se représente-t-il lui-même en auteur latin et est-il tour à tour Martial, Perse, Albucius et Latron. Ces fictions biographiques possèdent une ambition métalittéraire en ce sens qu'elles offrent l'opportunité à leur auteur de manifester son refus de toute classification générique dans le domaine littéraire. *Les Tablettes de buis d'Apronien Avitia*, texte apocryphe présenté comme la traduction d'une série de lettres et de notes retrouvées dans un recueil épistolaire du XVII^e siècle, lui permettent de donner libre cours à la fulgurance de son écriture fragmentaire. Sous sa plume, l'écriture apocryphe devient un genre à part entière qui reflète le caractère polyphonique et polygénérique de ses romans. Jean Sorrente pratique lui aussi la réécriture des mythes antiques qu'il réactualise en les resituant dans un contexte contemporain, afin d'en révéler l'usure et de procéder

à leur dévalorisation. Les trois écrivains démontrent donc que toute réactivation de références érudites s'avère inutile. Ian De Toffoli perçoit de nouveau dans cette activité profanatrice une manifestation de la littérature de jouissance s'adonnant au plaisir de la destruction de l'ancien et à celui de la reconstruction du nouveau.

Il conclut son étude en soulignant l'influence déterminante du modèle latin sur le maniérisme propre à chacun des trois écrivains contemporains, et en insistant sur le fait que les réactualisations de la culture antique auxquelles ils s'adonnent sont autant de moyens mis en œuvre pour les conduire à se démarquer de la littérature contemporaine. Le plaisir ineffable qu'ils éprouvent lors de cette appropriation du passé procède de la joie tout enfantine du découper-coller que suscite l'excitation d'une destruction présidant à une reconstruction. En confrontant conjointement l'œuvre de Simon aux racines antiques qui la nourrissent et aux textes de Quignard et de Sorrente qui s'abreuvent simultanément à la même source, Ian De Toffoli apporte une contribution précieuse aux études simoniennes. Cette filiation, ces parentés jettent un éclairage original sur les pratiques scripturales, certes déjà bien identifiées, du romancier, mais en conférant toute leur importance aux notions d'innutrition et de dissémination qui gouvernent les axes de la production et de la réception d'une œuvre caractérisée à tous les sens du terme par sa complexité. Ouvrage exhaustif sur le sujet traité, il constituera à n'en point douter un élément de référence pour quiconque désirera poursuivre sa route sur les « sables mouvants » d'une œuvre qui décidément est loin d'avoir révélé tous ses secrets.

Michel Bertrand

Claude Simon. Correspondances, sous la direction de Sophie Guermès, Centre d'étude des correspondances et journaux intimes, Cahier n° 11, 2015, 250 p.

Le volume *Claude Simon. Correspondances*, publié en 2015 sous la direction de Sophie Guermès, recueille les actes d'une journée d'étude centrée sur la correspondance de Claude Simon. Ce riche objet d'analyse est relativement mal connu dans la mesure où une part considérable de la correspondance de l'écrivain demeure inédite. Il s'agit donc dans le champ des études simoniennes d'une publication importante, dont les contributions sont de deux ordres : celles qui s'intéressent à Claude Simon en tant qu'épistolier, et celles qui s'intéressent à la question épistolaire au sein de l'œuvre.

S'agissant de Claude Simon épistolier, le recueil s'ouvre sur une contribution d'Alastair B. Duncan, éditeur des deux tomes des *Œuvres* de Simon dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». L'article concerne la relation épistolaire entre le critique et le romancier. Cet échange a eu lieu à l'occasion du projet de volume collectif *Claude Simon. New Directions*, lancé en 1982. Duncan reconstruit en détail la